

Éthier-Blais mémorialiste : l'Ontario français et la genèse d'une vocation d'écrivain

Michel Gaulin

Volume 4, 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1039359ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1039359ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société Charlevoix
Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1203-4371 (print)
2371-6878 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaulin, M. (2000). Éthier-Blais mémorialiste : l'Ontario français et la genèse d'une vocation d'écrivain. *Cahiers Charlevoix*, 4, 149–178.
<https://doi.org/10.7202/1039359ar>

Article abstract

Michel Gaulin s'attache aux écrits rétrospectifs de l'auteur franco-ontarien Jean Éthier-Blais, chez qui la veine autobiographique fut une tentation constante. Pour qualifier le travail sur la matière mémorielle des deux livres de souvenirs, que l'écrivain a consacrés à ses années d'enfance et d'adolescence – *Fragments d'une enfance* et *Le Seuil des vingt ans* –, c'est l'épithète « mémorialiste » plutôt qu'« autobiographe » que, pour des considérations théoriques, l'auteur a retenue. Parmi ces souvenirs revus et corrigés, il dégage la genèse de la vocation de l'écrivain qui, selon lui, était vraisemblablement le dessein du mémorialiste ; il en extrait encore l'idée que ce dernier se faisait de la condition franco-ontarienne en rapport avec l'apparent paradoxe de ses prises de position en faveur de l'autonomie du Québec. La publication in-extenso de l'entrevue que l'auteur avait réalisée auprès de Jean Éthier-Blais en 1989 apporte un complément judicieux à cet article en prolongeant jusqu'à l'âge mûr les confidences de l'écrivain. En discutant des liens entre la lecture et l'écriture, et entre l'écriture et l'action, Jean Éthier-Blais évoque les lectures, les études et les lieux qui ont marqué sa jeunesse et son enfance dans le nord de l'Ontario, explique sa réponse tardive à sa vocation d'écrivain, et décrit l'évolution de sa carrière vers la création et son engagement au service de ses camarades de profession.

ÉTHIER-BLAIS MÉMORIALISTE :
L'ONTARIO FRANÇAIS
ET LA GENÈSE D'UNE VOCATION D'ÉCRIVAIN

Michel Gaulin

*Département d'études françaises
et College of the Humanities
Université Carleton, Ottawa*

SOMMAIRE

INTRODUCTION	152
I - ÉTHIER-BLAIS ET L'ENTREPRISE MÉMORIELLE	155
I.1 Constance de la tentation autobiographique	
I.2 Autobiographie ou mémoires?	
I.3 La mémoire revue et corrigée	
II - À L'ÉCOUTE DU SOUVENIR	164
II.1 <i>Fragments d'une enfance</i> : élection, engrangement, émancipation	
II.2 <i>Le Seuil des vingt ans</i> : apprendre à vivre	
III - LE DISCOURS SUR LA CONDITION FRANCO-ONTARIENNE	174
CONCLUSION	177

ÉTHIER-BLAIS MÉMORIALISTE :
L'ONTARIO FRANÇAIS
ET LA GENÈSE D'UNE VOCATION D'ÉCRIVAIN*

... vivre afin de raconter.
J. Éthier-Blais¹

On ne raconte jamais que soi-même.
[...] *Celui qui vit en profondeur, s'il*
raconte, tombe presque toujours dans
son autobiographie, réelle ou imaginaire.
F. Hertel²

* Une première version, très préliminaire, de la présente étude a été livrée sous forme de communication lue, le 21 novembre 1998, au congrès bisannuel de l'American Council for Québec Studies, tenu à Charleston, en Caroline du Sud. Je remercie mes collègues Émile Talbot, alors président de l'ACQS, et Frank Caucci, coresponsable du programme scientifique de la rencontre, de l'amabilité qu'ils ont eue de m'inviter à prendre la parole lors de ces assises et à en présider l'une des séances de travail.

¹ Jean Éthier-Blais, *Fragments d'une enfance*, Montréal, Leméac, 1989, p. 100. Tous les renvois à cette œuvre se feront dorénavant dans le texte même, entre parenthèses, au moyen du sigle *F*, suivi du folio.

² François Hertel, *Jérémie et Barabbas*, cité par Jean Tétreau, *Hertel, l'homme et l'œuvre*, Montréal, Cercle du livre de France, 1986, p. vi.

INTRODUCTION

Jean Éthier-Blais est, à coup sûr, l'écrivain le plus illustre qu'ait jusqu'à ce jour produit l'Ontario français. Parmi les écrivains de langue française nés en Ontario ou qui y ont vécu — temporairement ou à demeure —, Jean Éthier-Blais est assurément celui qui a livré l'œuvre la plus éclectique et la plus achevée, celle qui renvoie le mieux l'image d'un véritable tempérament d'écrivain, pour qui les mots et leur agencement sur la page blanche constituent l'essence même de l'existence. Écrivain reconnu pour la finesse et l'éclat de son style, tour à tour critique littéraire et essayiste, nouvelliste et romancier, auteur de carnets tout autant que d'études savantes, mémorialiste enfin, Éthier-Blais aura incontestablement laissé sa marque dans le firmament des lettres au Canada français.

Destin paradoxal en apparence, pourtant, que celui de cet écrivain né et formé en Ontario mais installé par la suite au Québec, européen d'esprit et français d'inspiration, qui, dans la mouvance de la remontée du nationalisme québécois, à partir des années 1960, fut, à titre de critique littéraire, l'un de ceux qui firent le plus pour implanter et consolider la notion d'une littérature proprement « québécoise », autonome, sûre d'elle-même, et refusant dorénavant de se considérer comme un simple rameau de la littérature française de France, comme l'avaient voulu, en des temps plus anciens, pour la littérature dite d'abord « canadienne » puis « canadienne-française », les abbés Henri-Raymond Casgrain, Camille Roy et leurs épigones. Qui plus est, pendant ces mêmes années qui marquent la rupture — idéologique autant qu'affective — entre le Québec et le reste de la francophonie canadienne, Éthier-Blais choisit le parti auquel se refusent généralement la plupart des Canadiens français vivant à l'extérieur du Québec et prit, dans sa pensée aussi bien que dans son action, fait et cause pour la souveraineté du peuple québécois. Ce geste, qui pourrait surprendre, de la part d'un Franco-Ontarien d'origine, ne relevait pas, à ses

yeux, du paradoxe, mais correspondait en réalité à des convictions qu'il portait en lui depuis longtemps et qu'étaient venus renforcer entre-temps l'enseignement et la pensée à forte teneur nationaliste de l'abbé Lionel Groulx.

Quoi qu'il en soit de ces prises de position, discutables aux yeux de certains, dès lors que l'on examine sa vie et que l'on scrute son œuvre, on se rend compte à quel point Éthier-Blais était resté affectivement attaché à ses origines franco-ontariennes, à sa naissance et à son enfance dans ce qu'il appela souvent «cette petite ville perdue du nord de l'Ontario», Sturgeon Falls, mais surtout, *surtout*, à ses huit années d'études au collège du Sacré-Cœur de Sudbury, établissement que dirigeaient, dans cette sorte de chef-lieu francophone du nord-est de la province, les jésuites de la province de la Compagnie, dite encore à l'époque, du «Bas-Canada». Cette occasion exceptionnelle pour lui, le jeune Jean-Guy Blais — c'est le nom qu'il portait alors, et qu'il transformera, à l'aube de sa carrière littéraire, en celui de Jean Éthier-Blais, après avoir laissé tomber le «Guy» qu'il détestait et ajouté à son patronyme celui de la famille de sa mère — cette occasion, il la devait principalement à une bourse d'études offerte en prix par le collège et qui constituait l'un des enjeux du premier concours de français tenu, au printemps de 1938, à l'échelle de la province, concours dont il était sorti premier lauréat parmi les candidats masculins, à égalité de notes avec la première lauréate du côté féminin³. Ainsi se précisait pour lui, dès l'âge de douze ou

³ Ce concours, qui marque une étape importante dans la reconnaissance du fait français au niveau scolaire en Ontario, s'est tenu pendant 34 ans, de 1938 à 1971 inclusivement. Il était dû à l'initiative de M. Robert Gauthier, qui occupa pendant de longues années (1937 à 1964) le poste de directeur de l'enseignement français pour l'ensemble des écoles françaises de la province, alors dites «bilingues». Paul-François Sylvestre a brossé de ce concours une histoire à grands traits dans son livre, *Le Concours de français* (Sudbury, Prise de parole, 1987, 160 p.), ouvrage auquel nous empruntons les détails qui précèdent. Le *diarium* du collège du Sacré-Cœur, par ailleurs, fait écho au premier concours, celui du printemps de 1938, en nous renseignant sur la façon dont les jésuites de Sudbury en vinrent à offrir une bourse d'études

treize ans, le rapport fondamental qu'il entretiendrait avec la langue française et la culture classique, rapport qui deviendrait la pierre de touche de sa vie d'homme et d'écrivain. Aussi peut-on affirmer sans crainte de se tromper que ses origines franco-ontariennes constituèrent l'orient de sa vie et qu'il leur conserva jusqu'à la fin son attachement fidèle, en dépit des positions qu'il put adopter par la suite.

C'est précisément cet attachement qui nous paraît justifier l'importance qu'il faut accorder, dans son œuvre, aux deux volumes de «souvenirs» (comme il aimait les appeler) qu'il eut le temps de rédiger avant sa mort, survenue en 1995: *Fragments d'une enfance*, paru en 1989, qui porte sur les douze premières années de sa vie, et *Le Seuil des vingt ans*, paru en 1992⁴, récit de ses années d'adolescence

comme premier prix de cette épreuve, puis en ayant conservé la lettre de remerciements de celui qui portait encore le nom de «Jean-Guy Blais». Au mois de mai de 1938, en effet, vraisemblablement le 6, on trouve insérée, dans le *diarium*, la note suivante: «M. Robert Gauthier, entre deux trains, 9h. 30 du soir, demande une "entrevue" au R.P. Recteur. Il a promis comme 1^{er} prix au vainqueur du grand concours de français une bourse d'études de quatre ans, dans un collège classique. [...] Le Collège de Sudbury la lui accordera!» Moins d'un mois plus tard, le 1^{er} juin, le rédacteur du *diarium* écrit: «Je reçois aujourd'hui une lettre de remerciements de Jean-Guy Blais, de Sturgeon Falls, l'heureux gagnant de la bourse d'un cours d'études gratuit [souligné dans le texte] offert au 1^{er} d'un concours provincial de français des écoles bilingues d'Ontario. Voir ci-contre.» Cette lettre manuscrite, de la main d'un enfant de douze ans, se lit comme suit: «¶ Révérend Père Recteur,/Collège du Sacré-Cœur,/Sudbury. ¶ Révérend Père, ¶ Comme j'ai l'honneur d'être l'heureux gagnant de la bourse que vous avez offerte à l'occasion du premier concours de français de cette province, je viens vous en remercier.//¶ Soyez assuré, Révérend Père, que pendant mon cours je ferai tout en mon pouvoir pour vous prouver ma reconnaissance en me montrant bon élève. ¶ Votre respectueux, //Jean-Guy Blais». Nous remercions le père André Girouard, s.j., de la communauté jésuite de Sudbury, de l'amabilité qu'il a eue de nous communiquer, par l'entremise de notre confrère de la Société Charlevoix, Gaétan Gervais, une photocopie de ces deux documents. En fait, le collège outrepassa le vœu exprimé au départ par M. Robert Gauthier puisque c'est bel et bien une bourse de huit années, couvrant l'ensemble du cours dit «classique», des Éléments latins aux deux années de philosophie, que le collège offrit à cette occasion.

⁴ Jean Éthier-Blais, *Le Seuil des vingt ans*, Montréal, Leméac, 1992. Tous les renvois à cette œuvre se feront dorénavant dans le texte même, entre parenthèses, au moyen du sigle S, suivi du folio.

et de collègue. Nous manquera, hélas, à jamais, un troisième volet qu'il projetait d'écrire mais pour lequel le temps lui a fait défaut, et dont l'objet principal aurait été la suite de ses études, les deux années passées à l'Université de Montréal, entre 1946 et 1948, moment de la rencontre décisive avec la pensée de l'abbé Groulx, et, surtout, son séjour à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, à Paris, entre 1948 et 1950, sur lequel nous ne savons encore à peu près rien. (Qui sait, d'ailleurs, si, sur sa lancée, il n'eût pas consacré également un quatrième tome aux années qu'il passa, de 1954 à 1960, au service de la diplomatie canadienne, à Paris et en Indochine notamment, avant d'entreprendre la carrière universitaire qui allait être la sienne parallèlement à sa vie d'écrivain?) Reste cependant que les deux seuls ouvrages qui tiennent formellement, dans son œuvre, d'une démarche à caractère proprement autobiographique sont ceux qu'il consacra à son enfance et à son adolescence en milieu franco-ontarien. D'où le sous-titre donné à la présente étude: «l'Ontario français et la genèse d'une vocation d'écrivain».

L'étude se divise en trois parties. Un premier volet, davantage théorique, tente d'abord de définir la nature et les limites de l'entreprise mémorielle chez Éthier-Blais, après quoi nous examinons *Fragments d'une enfance* et *Le Seuil des vingt ans* du point de vue de la genèse d'une vocation d'écrivain. Une troisième partie, enfin, se penche brièvement sur l'idée de la condition franco-ontarienne qui se dégage des deux ouvrages.

I - ÉTHIER-BLAIS ET L'ENTREPRISE MÉMORIELLE

Au départ, la question se pose sans doute de savoir si, au moment d'entreprendre la rédaction de ses «souvenirs», Éthier-Blais aspirait à écrire une autobiographie en bonne et due forme, correspondant à la définition devenue classique qu'en donne Philippe Lejeune dans son

ouvrage, *Le Pacte autobiographique*: « Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité⁵ ». Chose certaine, la tentation autobiographique a été constante chez lui, mais il y a lieu, à notre sens, de s'interroger sur le genre exact auquel appartiennent *Fragments d'une enfance* et *Le Seuil des vingt ans*: autobiographie ou mémoires.

1.1 CONSTANCE DE LA TENTATION AUTOBIOGRAPHIQUE

Ce n'est sans doute pas sans raison qu'au nombre des trois écrivains français qu'Éthier-Blais affectionnait le plus, se retrouvaient, à côté du fabuliste La Fontaine — son « bon maître », comme il aimait à dire —, deux mémorialistes de grande classe et à la personnalité bien affirmée, Saint-Simon et Chateaubriand. Quiconque aura quelque peu fréquenté son œuvre aura tôt fait d'y déceler une forte propension à l'autobiographie, qui la traverse, pour ainsi dire, de part en part. En tant que critique littéraire, le premier « métier » qu'il exerça en littérature, Éthier-Blais fut toujours un « critique d'humeurs », dont la réaction aux œuvres restait sensible aux sentiments et aux émotions que sa lecture faisait surgir en lui et lui servait souvent de prétexte à se raconter lui-même. Cette méthode, qui avait le don d'exaspérer ses contradicteurs, n'en assurait pas moins qu'on le lisait toujours avec intérêt parce que l'on trouvait, derrière l'expression de la pensée, la marque d'une forte personnalité.

En 1968, par ailleurs, dans son premier ouvrage d'imagination, *Mater Europa*⁶ — titre ô combien symbolique —, se profilait déjà discrètement, sous les traits du futur professeur Théodore Salandon, l'enfant que l'auteur avait été

⁵ Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil (coll. « Poétique »), 1975, p. 14.

⁶ Jean Éthier-Blais, *Mater Europa*, Montréal, Cercle du livre de France, et Paris, Grasset, 1968.

dans sa solitude nordique. Cinq ans plus tard, en 1973, dans l'essai intitulé «Le poids des choses», qui servait de texte liminaire à *Signets III*⁷, il mettait en place, parallèlement à une sorte de psychanalyse de la société canadienne-française, les éléments de ce qui, près de vingt ans plus tard, deviendrait un récit à caractère mémoriel plus méthodiquement organisé. En 1976, à la faveur de l'alphabet mais au moyen de vingt-six mots stratégiquement retenus — amour, bonheur, désir, homme, jeunesse, lecture, musique, père, etc. — son *Dictionnaire de moi-même*⁸, que d'aucuns ont qualifié d'«essai autobiographique», lui permettait de faire, de façon quelque peu systématique, le tour de sa personnalité. En 1982, enfin, à travers les trames entremêlées d'un roman un peu baroque, parce que resté trop près, justement, de l'autobiographie, *Les Pays étrangers*⁹, il évoquait ses années de collègue, mais dans un établissement transposé, un peu étrangement, au Québec. Autant d'œuvres, autant d'étapes qui témoignent de l'emprise qu'a exercée sur lui, tout au long de sa carrière, la tentation autobiographique.

1.2 AUTOBIOGRAPHIE OU MÉMOIRES?

Il n'en reste pas moins que, malgré cette persistance de la tentation autobiographique chez lui, une interrogation subsiste quant à la nature exacte des deux ouvrages qu'il consacra, dans les dernières années de sa vie, au récit de son enfance et de son adolescence: s'agit-il à proprement parler d'une autobiographie, ou convient-il mieux de parler au contraire, à leur sujet, de mémoires?

Certes, comme le fait observer Georges May dans son ouvrage *L'Autobiographie*, les frontières entre les deux genres

⁷ Jean Éthier-Blais, *Signets III. La condition québécoise*, Montréal, Cercle du livre de France, 1973.

⁸ Jean Éthier-Blais, *Dictionnaire de moi-même*, Montréal, La Presse, 1976; Leméac, 1987.

⁹ Jean Éthier-Blais, *Les Pays étrangers*, Montréal, Leméac, 1982.

sont «floues, fuyantes, mouvantes et subjectives¹⁰». Il y a deux siècles à peine que le mot «autobiographie» est entré dans la langue, et timidement encore, alors que le genre des mémoires peut se réclamer, en France tout au moins, d'une longue tradition qui remonte à la fin du Moyen Âge avec Commynes, et qui devait être portée à son point d'achèvement par des œuvres que l'on place au sommet de la littérature, celles, notamment, de Retz, de Saint-Simon et de Chateaubriand.

Il y a pourtant parenté évidente entre autobiographie et mémoires, surtout lorsque ces derniers aspirent, comme l'autobiographie, à livrer le «récit rétrospectif» d'une vie, pour reprendre le premier terme de la définition de Philippe Lejeune, citée plus haut. Mais, pour qu'ils atteignent à la dimension de l'autobiographie proprement dite, il faut qu'on y trouve davantage, c'est-à-dire qu'on puisse déceler, à travers le récit, l'histoire d'une personnalité, second terme de la définition de Lejeune. C'est précisément ce qui, par-delà la splendeur et la fermeté de l'écriture, fait la grandeur de mémorialistes tels Retz, Saint-Simon ou Chateaubriand. Ceux-ci, en effet, nous racontent non seulement les événements dont ils furent tantôt les témoins privilégiés, tantôt les protagonistes, mais ils nous fournissent en même temps une attestation incomparable de ce qu'ils furent en tant qu'hommes. C'est cette qualité qui fait passer leurs «mémoires» du plan d'un simple témoignage sur des événements marquants de leur vie et de leur époque, à celui de l'autobiographie.

Plus que les mémoires, l'autobiographie ressortirait donc à une recherche d'unité portant sur l'ensemble de la vie. Elle répondrait, selon Georges May, à deux impératifs, celui, d'une part, de «ressaisir l'itinéraire de sa vie, afin

¹⁰ Georges May, *L'Autobiographie*, Paris, Presses universitaires de France, 1979, p. 128. Les considérations qui suivent sur les rapports entre mémoires et autobiographie et, plus généralement, sur la nature de l'entreprise mémorielle nous sont inspirées principalement par cet ouvrage.

[...] de le comprendre¹¹» et, de l'autre, celui «de se reconforter par la conclusion rassurante que, en dépit des accidents de parcours, contradictions, retours en arrière, zigzags et volte-face, on est bien demeuré soi-même et que la précieuse identité du moi demeure intacte¹²». Certes, l'autobiographie peut avoir pour motif l'apologie ou le témoignage exemplaire (comme chez Rousseau, par exemple), ou, plus simplement, s'abandonner à la «volupté de la réminiscence¹³», mais son principe organisateur se doit d'être, d'abord et avant tout, celui d'une recherche du sens.

Or, dans le cas d'Éthier-Blais, il convient de remarquer en premier lieu que l'entreprise mémorielle ne recouvre pas l'ensemble de la vie, mais se limite aux années d'enfance et d'adolescence, celles où, lentement, se constitue la personnalité qui présidera à la vie d'homme. Le «récit rétrospectif» dont parle Lejeune se trouve donc ici tronqué, interrompu, en quelque sorte, au moment où le jeune homme s'apprête à entrer de plain-pied dans le combat de la vie, celui où il aura enfin l'occasion de faire ses preuves. Et, pour autant qu'en pareille matière les débuts soient déterminants, ils ne sont pas, à eux seuls, tant s'en faut, toute «l'histoire de la personnalité» (Lejeune), qui serait l'autre composante essentielle de l'autobiographie.

Il nous apparaît ensuite que, plus que la recherche du sens, ce qui semble avoir primé, chez Éthier-Blais au moment de s'engager dans le récit de son enfance et de son adolescence, c'est la «volupté de la réminiscence», le plaisir de raconter, d'évoquer des souvenirs, des atmosphères (celle de la maison familiale, d'une petite ville de province, du collège), des situations, des personnages d'autant plus curieux qu'ils se détachent de la grisaille ambiante. Certes,

¹¹ G. May, *op. cit.*, p. 56.

¹² *Loc. cit.*

¹³ G. May, *op. cit.*, p. 41.

on y voit aussi se constituer, progressivement, la personnalité, mais c'est le lecteur qui, la plupart du temps, doit opérer la synthèse des données qui se dégagent des méandres de la mémoire. Il y a lieu, sans doute, de s'interroger sur les raisons qui peuvent expliquer ce constat.

Si toute écriture authentique est toujours, jusqu'à un certain point, autobiographique, du fait qu'elle est censée véhiculer les désirs les plus profonds — et les plus secrets — de l'écrivain, ce n'est jamais sans quelque combat, on le sait, que celui-ci accepte de se livrer. Cette question fut sans cesse pour Éthier-Blais un point particulièrement sensible. Guère pour lui, en effet, la confession presque impudique à la Rousseau — encore qu'il faille toujours, de celle-ci, soupçonner les motivations ultimes et la véracité. Déjà, en tout cas, dans le *Dictionnaire de moi-même*, Éthier-Blais avait prévenu quiconque aspirait à percer son secret qu'il en serait quitte pour sa peine: «Homme de confidences, je le suis peu, sauf pour ce qui touche à l'accessoire. Je garde tous les secrets, en les enrobant de discours aléatoires¹⁴.» En dépit de la constance de la tentation autobiographique chez lui, dont nous parlions tout à l'heure, toute son œuvre, en fait, porte la marque d'une réserve qu'il ne réussit jamais entièrement à surmonter et qui pourrait, entre autres, expliquer le fait qu'il en soit venu à l'écriture relativement tard, c'est-à-dire vers l'âge de 35 ans, et par la voie d'un genre, la critique, qui est en principe celui qui se prête le moins à l'expression directe du moi. Cette inhibition face à la confiance véritable semble avoir été encore très présente en lui au moment où, dans les dernières années de sa vie, il s'engage dans une entreprise mémorielle explicite.

Éthier-Blais aurait donc été, en dernière analyse, un autobiographe «empêché», incapable par nature d'aller jusqu'au bout de l'aveu et peu intéressé, apparemment, à

¹⁴ *Dictionnaire de moi-même*, art. «Yoga», éd. 1976, p. 185.

reconstituer de façon systématique l'histoire de sa personnalité et l'influence de cette dernière sur sa façon de sentir et de percevoir le monde. C'est pourquoi nous en venons, en fin de compte, non sans quelque hésitation (inspirée, en partie, par les frontières floues qui partagent les genres), à classer *Fragments d'une enfance* et *Le Seuil des vingt ans* dans la catégorie des mémoires plutôt que dans celle des autobiographies proprement dites, ni l'un ni l'autre des deux ouvrages ne nous paraissant répondre entièrement aux conditions essentielles du genre autobiographique. À cet égard, le *Dictionnaire de moi-même*, à travers ses vingt-six articles, dresse peut-être un meilleur portrait de l'homme fait que ne le laissent deviner les deux volumes de mémoires. Face à ces derniers, on est en réalité frappé d'un sentiment d'incomplétude, qui tient non seulement au fait que, comme nous le faisons observer précédemment, l'histoire qui y est racontée s'arrête au seuil de l'âge d'homme, mais également à ce qui nous paraît être une certaine absence d'unité interne.

Certes, le cadre d'ensemble extérieur est ferme. Ainsi, la trame du premier tome est inscrite habilement entre deux concours (et deux photographies¹⁵) — celui du plus beau bébé, remporté par l'auteur à l'âge de six mois, et l'autre, quelque douze ans plus tard, ce concours de français qui allait ouvrir la voie aux études secondaires. Le second tome, quant à lui, trouve une structure toute naturelle dans les huit années — des «Éléments latins» aux deux années de philosophie — qui constituaient encore à l'époque le cursus des études dites «classiques». De même, le premier tome peut être dit appartenir aux femmes — c'est le monde de la mère et de ses entours qui y est évoqué —, alors que le second appartient résolument aux hommes — maîtres

¹⁵ La première, celle du plus beau bébé, qui orne la couverture de *Fragments d'une enfance* et la seconde, celle de l'auteur à douze ans, prise vraisemblablement au moment où il remporte le concours de français, au printemps de 1938, qui orne la couverture du *Seuil des vingt ans*.

jésuites, condisciples, patrons et compagnons de travail des emplois d'été. Il n'en reste pas moins, pour autant, que l'impression qui finit par dominer dès lors qu'on se livre à un examen attentif des deux ouvrages, en est une de discontinuité. Dans le premier tome, les souvenirs suivent les méandres capricieux de la mémoire, comme si l'auteur n'arrivait pas à les dominer, à leur imposer une forme bien nette. Dans le second, Éthier-Blais revient en quelque sorte à la formule du *Dictionnaire de moi-même* en intercalant entre les chapitres consacrés aux études proprement dites, d'autres chapitres que l'on pourrait appeler, ceux-là, «à thème» — «Amitié», «Lecture», «Musique», «Théâtre», «Travaux et passions», «Dieu» — comme s'il avait éprouvé de la difficulté à agencer l'ensemble de son propos en un tout bien intégré.

Paradoxalement, toutefois, une trame secrète — et peut-être inconsciente — finit malgré tout par se dégager de ces deux ouvrages considérés comme un ensemble: celle des origines — de la «genèse» — de la vocation d'écrivain. C'est elle qui nous semble, en définitive, constituer la trame véritable de ce diptyque et lui conférer, au bout du compte, l'unité qui pourrait autrement sembler lui manquer. Car *Fragments d'une enfance* et *Le Seuil des vingt ans*, image et reflet de ce qu'allait être toute la vie d'Éthier-Blais, c'est d'abord et avant tout, à travers le *tædium* d'une vie d'enfant solitaire et la discipline d'une existence de collégien trop sage, encore peu sûr de soi et de ses virtualités, l'histoire d'un liseur invétéré pour qui la langue et le rapport avec les mots revêtiront progressivement les apparences d'un «impératif catégorique» dont il ne pourra jamais se délester. C'est dans le grenier de la maison familiale où déjà il s'isolait pour lire, comme, plus tard, dans la bibliothèque des Pères, à Sudbury, dont l'accès devait lui être exceptionnellement accordé vers l'âge de dix-sept ou dix-huit ans — il y lirait, notamment, Tallemant des Réaux —, qu'Éthier-Blais a acquis la culture immense qui était la sienne et qui devait

déboucher, après une longue période de latence, sur l'écriture. Parallèlement à l'affection qui l'attacha toujours à son milieu familial, l'écrivain resta jusqu'à la fin reconnaissant à ses maîtres jésuites de lui avoir fourni un lieu spirituel qui servît de point de départ au plein épanouissement de son être.

1.3 LA MÉMOIRE REVUE ET CORRIGÉE

La mémoire, d'autre part, comme le rappelle opportunément Georges May, est «volage, capricieuse, infidèle¹⁶». Les faits, les événements s'y télescopent, se transforment également au gré des répercussions, parfois tenaces, de la charge émotive avec laquelle ils ont été vécus ou éprouvés. Sous l'effet de l'émotivité, la mémoire, c'est bien connu, embellit ou noircit; elle gomme ou, au contraire, amplifie les aspérités du réel. En outre, l'homme (ou la femme) qui rédige ses mémoires ou son autobiographie, généralement dans les années tardives de la maturité, a tendance à revivre faits et événements, particulièrement les plus anciens, à la lumière de l'expérience de toute une vie, plutôt que de la façon dont ils ont été réellement vécus. Qui plus est, dès lors que le mémorialiste ou l'autobiographe est écrivain de profession, les faits qu'il raconte ne portent plus seulement la patine du temps ou de l'émotion, mais celle, également, de tous les souvenirs littéraires venus entre-temps meubler son esprit et qui sont là, prêts, à tout moment, à surgir pour servir de tremplin à une imagination qui s'échauffe au contact de l'écriture.

Si bien que l'entreprise mémorielle présente presque nécessairement, par définition, un miroir déformant, qui renvoie de l'auteur une image tenant davantage de ce qu'il aurait aimé être que de ce qu'il a réellement été. Comme le fait très bien observer Georges Gusdorf cité par Georges May, «[l]a fonction proprement littéraire, artistique, a [...]

¹⁶ G. May, *op. cit.*, p. 77.

plus d'importance que la fonction historique et objective...¹⁷». Pas plus que bien d'autres, Éthier-Blais n'a-t-il sans doute pu échapper entièrement aux risques multiples que comporte le genre. Ainsi, plus qu'à la reconstitution systématique de sa personnalité, avec le bilan que cette opération implique, c'est à la «volupté de la réminiscence» (G. May) qu'il semble avoir voulu principalement se livrer et mettre à profit le talent bien affûté que lui avaient valu de longues années de pratique de l'écriture pour conférer une dimension quasi mythique à une enfance et une jeunesse vécues dans la nature âpre mais le climat intellectuel fervent de deux îlots excentriques de vie française en Ontario septentrional. En s'engageant dans le chemin du souvenir, il emportait en outre avec lui, grand lecteur qu'il fut toujours, un important bagage de souvenirs de lecture qui contribueront à donner forme à son propos, comme nous aurons l'occasion de le démontrer ci-après.

Mais le temps, justement, est venu de nous pencher de plus près sur l'œuvre elle-même, d'en dégager les éléments essentiels dans le contexte de notre sujet, la genèse d'une vocation d'écrivain.

II - À L'ÉCOUTE DU SOUVENIR

II.1 FRAGMENTS D'UNE ENFANCE : ÉLECTION, ENGRANGEMENT, ÉMANCIPATION

Comme nous le faisons observer précédemment, *Fragments d'une enfance* a pour toile de fond le monde de la mère et ses entours. L'ouvrage, en effet, est explicitement dédié à sa mémoire («*Memoriæ matris dilectissimæ sacrum*», lit-on sur la page de garde) et l'auteur nous prévient qu'elle est «le leitmotiv de ce livre» (F, p. 92). C'est d'abord par elle et l'amour qu'elle portait au dictionnaire qu'allait s'enclencher, pour le futur écrivain, son rapport

¹⁷ Georges Gusdorf, «Conditions et limites de l'autobiographie», in *Formen der Selbstdarstellung*, cité par G. May, *op.cit.*, p. 91.

au langage; par elle aussi, née à Montebello, chef-lieu de Louis-Joseph Papineau devenu vieux, et de son gendre, Henri Bourassa, qu'allait s'édifier dans son esprit, conformément aux types de roman mis de l'avant par Marthe Robert dans son beau livre, *Roman des origines et origines du roman*¹⁸, le roman mythique de sa famille. La mère est donc partout présente, en filigrane, dans ce livre, mais il s'agit d'une présence discrète, qui savait respecter l'évolution et la liberté d'esprit d'un enfant curieux, porté au repliement sur soi. Car, dernier-né de dix enfants dont plusieurs étaient déjà beaucoup plus âgés que lui, Éthier-Blais aurait été dès le début, selon ses dires, un être solitaire, confusément conscient des virtualités de sa personnalité mais d'ores et déjà déterminé à les mettre en œuvre. Telle est, du moins, l'image de lui-même que le recul du temps livre au mémorialiste. Dans ce contexte, trois motifs nous paraissent résumer le mieux l'essentiel du propos de l'auteur dans ce premier volet de ses souvenirs: élection, engrangement, émancipation.

L'élection, d'abord. Après un bref chapitre d'introduction consacré principalement aux événements qui ont entouré sa naissance et dont il n'a pu, de toute évidence, avoir directement connaissance, Éthier-Blais en vient rapidement, dès le second chapitre, au récit de ce qui constitue pour lui son premier souvenir véritable d'accès à la conscience, un «rite initiatique» (*F*, p. 20) et l'événement fondateur de sa vie: un jour de septembre 1926 (il n'a pas encore un an), il est, dans un panier d'osier, descendu, par les soins de deux femmes, une servante et l'une de ses sœurs, dans la cave de la nouvelle maison ou emménagement, ce jour-là, sa famille. Dès lors, l'imagination du mémorialiste se met en branle et une symbolique multiple intervient pour donner à l'événement le prolongement qu'il faut, transformer cette

¹⁸ Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Grasset, 1972. (Paris, Gallimard, coll. «Tel», 1977.)

descente vers la terre de la cave en symbole d'élection. Peu importe qu'avec le passage des années, aucune des sœurs de l'enfant ne se rappelle l'événement: pour le mémorialiste qu'il est devenu, le futur Éthier-Blais dans son panier d'osier c'est tout à la fois Moïse sauvé des eaux par une servante, Orphée descendant aux Enfers et même le Christ porté au tombeau par des femmes avant de faire l'expérience de la Résurrection¹⁹. Éthier-Blais fonde donc tout son destin sur cette première expérience du gouffre: «Je vois-là», écrit-il, «le début du mouvement d'imagination qui m'a sauvé» (F, p. 19), avant d'ajouter, quelques lignes plus bas: «Né sous le signe du Scorpion, j'allais vers des lieux où ma nature peut le plus naturellement se donner libre cours» (F, p. 20). Dans cette maison, dorénavant, au cœur de laquelle s'agite une famille nombreuse dont aucun des mouvements ne lui échappe pour autant, mais dont il vit pourtant déjà en retrait, l'enfant aura un domaine privilégié, qui sera celui des espaces inférieurs, avant que ne vienne s'y superposer un espace élevé, celui de son grenier de lecteur. Déjà, sans doute, se dessinent les deux postulats dont parlait Baudelaire, Apollon d'une part, Dionysos de l'autre...

Mais le temps n'en est pas encore à la lecture. Au moment de partir à la recherche de son premier souvenir, aux premières phrases du chapitre II, le mémorialiste observe, en effet: «Je vois ma propre mémoire qui tente d'engranger des images. Comment faire? se dit-elle. L'enfant que je suis

¹⁹ Qui sait, d'ailleurs, si le panier d'osier ne recèle pas un souvenir littéraire puisé chez Chateaubriand? Revenant en 1786 pleurer sa nourrice, qui venait de mourir, l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* rapporte avoir aperçu, «au bord du lit vide et pauvre où elle expira [...] le petit chariot d'osier dans lequel [il avait] appris à [se] tenir debout» (*Mémoires d'outre-tombe*, livre III, ch. 16, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1951, p. 103). D'autre part, le thème de l'élection est un thème commun à plusieurs écrivains. On pense, entre autres, dans *Si le grain ne meurt*, au moineau qui vint un jour se poser sur la tête du jeune André Gide, épisode dont il tira le sentiment d'être «célestement désigné» (*Si le grain ne meurt*, ch. VII, dans *Journal 1939-1949 [et] Souvenirs*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1954, p. 478).

sait que l'événement qu'il vit constituera la première étape d'un voyage mais il lui manque ces repères que sont les mots» (F, p. 17).

Les mots, c'est encore à la cave qu'il en fera l'expérience première, au contact d'une vieille dame édentée, madame Laflèche, qui «faisait des journées» chez sa mère et dont, à l'image de ceux de la Pythie dans son antre, les propos lancés entre deux coups de fer à repasser transmettront à cet enfant éveillé et attentif non seulement «une sagesse élémentaire qui devient [...] conception et compréhension de la vie» (F, p. 24), mais également le don de la parole: «Elle a donné à l'enfant que j'étais, son rythme. Poétesse du quotidien, avec le culte de la diction populaire, elle m'a transmis sa vision simple des choses, à laquelle depuis plus de cinquante ans, ma plume ajoute des fioritures» (F, p. 26).

Bonheur sans pareil, d'autre part, pour un enfant, que de grandir dans une maison où foisonnaient les conversations et où le *Larousse* résolvait toutes les disputes! Mais on en est encore, pour l'instant, à la période de latence, celle où les mots, tout en imprimant leur marque sur la conscience, ne livrent pas encore tout leur sens. Peu importe, l'enfant trouve son bien partout, il engrange pour plus tard. Quelle tristesse, par exemple, que de devoir aller au lit sans avoir pu écouter jusqu'au bout le bavardage des femmes à la nuit tombante: «J'avais horreur», dit-il, «d'aller me coucher, de laisser inachevées toutes ces belles histoires, de les quitter en pleine parturition, d'en laisser la conclusion à d'autres. [...] J'apprenais ces détails le lendemain, mais ils ne m'intéressaient plus. Je les aurais voulus sortant chauds du four» (F, p. 14).

Pourtant, dans cette maison où abondaient les livres, il était fatal que l'enfant y prit goût, qu'il transformât le grenier, où personne n'allait, en lieu de prédilection où s'isoler pour jouir en silence du contact privilégié avec la page

imprimée. Le mémorialiste, qui a des lettres, sait tout le danger que représentent ces pièces isolées, «petit cabinet sentant l'iris» chez l'un²⁰, humble grenier chez l'autre, tout autant que ces fenêtres obstruées comme à dessein, soit par les feuilles d'un cassis sauvage ou par «le faite d'un peuplier d'Italie» (F, p. 98), selon que l'on se trouve à Combray ou dans une petite ville perdue du nord de l'Ontario, toute repliée sur elle-même. Tôt ou tard, l'appel du monde extérieur se fait entendre et quoi qu'on en ait, on ne résiste pas indéfiniment à son chant de sirène.

C'est donc dans une atmosphère de transgression que s'accomplira l'émancipation que rend possible le passage à la lecture proprement dite. Au retour d'une escapade furtive du côté droit de la maison, côté donnant sur la grand-route et le chemin de fer (symboles éloquents), et dont l'accès lui avait été rigoureusement interdit, entre autres parce qu'au milieu d'un terrain vague «se dressait une large haie de sapins, qui servait de refuge, la nuit venue, à des amours illicites» (F, p. 53), l'enfant, qui n'a encore que cinq ans, est frappé par une voiture, se relève la cuisse fracturée et se retrouve allongé pour plusieurs semaines sur un lit de douleur. C'est dans cette immobilité, précisément, que viendra le chercher la littérature, sous les traits de la comtesse de Ségur. «Ma vraie vie a commencé à la suite de cet incident banal. [...] De la comtesse de Ségur à Balzac, il n'y a qu'un pas. Je ne le franchis pas à cinq ans. Mais je n'en avais pas moins traversé un abîme. Ma conscience avait accepté l'existence d'un monde autre que le mien» (F, pp. 54 et 56).

La transgression, dès lors qu'on s'y est une fois engagé, est une pente sur laquelle il est difficile de s'arrêter. Le mémorialiste n'est pas dupe de cette loi commune dont l'expérience de la vie lui a appris l'application. Cette me-

²⁰ Marcel Proust, *Du côté de chez Swann, À la recherche du temps perdu*, t. 1, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1954, p. 158.

nace, quand il l'examine de plus près, elle était déjà là, tapie dans le dictionnaire adoré, comme le loup, *quærens quem devoret*. Ami pourtant de la maison, où il règle à bien des égards le rythme de la vie, le dictionnaire n'en oppose pas moins à la tentation du refuge, du repli sur soi, son univers à lui, qui est celui du savoir, donc du risque et de l'aventure: «Dans l'amour du dictionnaire, il n'y a pas de retour en arrière. Le voyage est infini. Certains mots déplaisent, car ils guident l'esprit vers des régions que réprouvent le conformisme, la morale, la société» (p. 52).

Pas de retour en arrière donc; seule la fuite en avant est possible. Dans la logique interne de l'œuvre, cette dernière observation nous paraît conduire directement à un autre épisode tout aussi central que celui de l'élection, raconté au chapitre II, l'épisode des forains, qui clôt le chapitre VII. Une lourde après-midi de fin d'été, par la fenêtre de son grenier donnant justement sur le côté droit de la maison, l'enfant de dix ans contemple pensivement, par-delà la voie ferrée, les installations d'une troupe de bohémiens venue, l'espace de quelques jours, troubler la tranquillité habituelle de la petite ville. N'en pouvant plus, il finit par se laisser attirer et s'aventurer «en pays de Bohême»:

J'avançais prudemment vers un destin. J'avais subodoré dans l'univers des roulottes les troubles d'un parfum que n'avaient jamais respiré mes narines, mais dont elles devinaient les effluves. Je marchais lentement, l'air abstrait, le corps aux aguets. Oserai-je continuer ce récit? Et la pudeur de mon enfance lointaine? N'insulté-je pas à mon passé? Et le secret? [...] Donc j'avançai. [...] Entre deux roulottes, je voyais notre maison, le peuplier dont je venais de quitter l'ombre, les toits qui luisaient, argentés, au soleil. J'avançais comme dans un rêve, cependant connaissant la fin de mon aventure. Une voix qui logeait dans la termitière de mon être, avait quitté la chaleur de l'âtre et m'appelait dans le froid. Elle m'appelait par mon nom, celui que je portais alors. J'allai vers elle et vers moi. Il n'y avait personne dans l'enclos des roulottes, ni femme, ni enfant, ni homme [...]. Pourtant, mon instinct ne m'avait pas menti, cette solitude était habitée. Assis sur une

marche, devant la porte de sa roulotte, un jeune homme me regardait venir vers lui. Lui ai-je parlé? M'a-t-il le premier adressé la parole? Que nous sommes-nous dit? [...] Cependant, ma nature est telle, qu'encore enfant, allant vers lui, vers l'autre, vers l'aventure, je savais que je reviendrais à la maison. J'avancais donc avec pudeur et pensivement. Je faisais sans le savoir et tout en le sachant, ma première expérience d'écrivain, allant jusqu'au bout de son destin, qui est de vivre afin de raconter. (F, pp. 99-100)

Comme toujours, chez Éthier-Blais, la confiance s'arrête au bord de l'aveu, mais sans doute aurait-on du mal à trouver une meilleure illustration à l'appui du mot de Gide voulant que le classicisme tende tout entier à la litote. Le conflit entre les deux postulats, que nous évoquions ci-dessus, est déjà bien engagé. «Enfant», explique le mémorialiste quelques pages plus loin, «[j]e devinais que je serais une source de conflits à moi-même [...] Mon désir secret me portait vers la matière incandescente. Tout homme qui ne choisit pas Dieu va droit à l'Etna» (F, p. 114). Pas de doute possible, la parole se conquiert de haute lutte, au premier chef à l'intérieur de soi-même. Accéder à la parole, c'est dérober le feu sacré, avec tous les désagréments que pareil interdit comporte. Le Prométhée de la mythologie nous l'avait bien enseigné...

Ainsi donc, l'émancipation affective était accomplie. Restait l'émancipation intellectuelle, qui sera le fait des années de collège.

II.2 LE SEUIL DES VINGT ANS: APPRENDRE À VIVRE

Si le Sturgeon Falls des années vingt et trente «aurait pu servir de décor à Tchekov [sic]» (F, p. 69), le futur mémorialiste trouve à Sudbury, lorsqu'il y débarque à l'automne de 1938, un air dostoïevskien: paysage «crépusculaire» (S, p. 13), au sein duquel s'agitent, dans «leur négritude [...] blanche», les classes laborieuses du faubourg dénommé «Moulin-à-Fleur» (traduction littérale de «Flour-Mill»), «content[e]s de leur sort de mercenaires» (*loc. cit.*). Que

pouvait, dans pareil décor, représenter le collège, sinon «une île de vie [...] un vaisseau de lumière [...] un monument élevé à la vertu du feu, de l'intelligence, de la noblesse du cœur», qui faisait concurrence à «l'immonde flamme des hauts fourneaux» (S, p. 15)? Éthier-Blais, quant à lui, y vivra «une étape essentielle de son existence», au gré de laquelle il «trouvera sinon le bonheur [...] du moins l'équilibre et la liberté intérieure» (S, p. 18).

Dans *Le Seuil des vingt ans*, l'essayiste prend plus souvent le pas sur le mémorialiste que ce n'était le cas dans le premier tome de souvenirs: Éthier-Blais y endosse, en quelque sorte, la personnalité du jeune homme qu'il était en train de devenir à cette étape de sa vie, un être de mieux en mieux capable de distinguer, par exemple, entre le caractère vaguement dérisoire de certains aspects les plus banals de la réalité quotidienne de la vie en institution («un immense troupeau d'oies», S, p. 93) et la qualité de la formation qui y était dispensée. La maestria de l'écrivain, par ailleurs, s'y déploie de façon particulièrement heureuse dans la description des atmosphères: celles, par exemple, du cloître, où vivent les Pères, ou des distributions de prix et des séances d'académie, celle encore des séances de cinéma au réfectoire ou, autrement plus solennelle, celle des séances de châtiments administrés, par souci d'exemplarité, devant la communauté collégiale tout entière, Pères et élèves rassemblés.

Nous l'avons dit précédemment, *Le Seuil des vingt ans* se veut, de la part d'Éthier-Blais, un hommage à la formation reçue de ses maîtres jésuites, formation qui s'inscrivait dans une tradition «qui avait, de par le monde, atteint son apogée et qui n'aura jamais d'égal» (S, p. 70). Chez les jésuites, à la mémoire de quelques-uns desquels l'ouvrage est dédié²¹, le jeune homme trouva une famille spirituelle

²¹ Les pères Lorenzo Cadieux et Guy Courteau, cofondateurs de la Société historique du Nouvel-Ontario, Rodolphe Dubé, mieux connu en littérature sous le nom de François Hertel, et le frère Thomas Skelly. Le père Courteau,

qui devait occuper dans sa vie (et dans son souvenir) une place quasi égale à celle de sa famille naturelle. Le collègue allait mettre de l'ordre dans le salmigondis d'impressions, de sensations, de bribes de connaissances engrangées au cours des années d'enfance, il allait, en somme, «ordonner [sa] sensibilité autour d'un axe» (S, p. 135).

Dans cet ordonnancement, la littérature occuperait, comme il se doit, une place privilégiée, à la fois passion et refuge contre le grégarisme de la vie en commun. En filigrane des pages du *Seuil des vingt ans* se profilent les noms d'écrivains qui donnent progressivement forme à la sensibilité du jeune homme: aux premiers rangs, certes, La Fontaine, Saint-Simon et Chateaubriand (ces deux derniers «mes frères et mes guides», S, p. 82), mais également Dostoïevski, Mallarmé, Bernanos, Mauriac. D'autres découvertes importantes aussi: Eschyle («Dès ma rencontre avec [lui], ce qui a trait à l'acte littéraire s'est mis en place dans mon cerveau», S, p. 139), la littérature allemande (en pleine guerre!), puis, à la faveur des vacances, l'univers de Dickens. Lentement se renforce le sentiment de l'élection déjà éprouvé dans l'enfance, la certitude grandissante de n'être pas «comme les autres», l'appel à devenir, un jour «porteur d'écriture» (S, p. 168), mais assorti, pour l'instant, d'une réticence qui mettra des années à se dissiper. Au sein des affres de l'adolescence, l'écriture ne se dresse encore que comme un rêve lointain se confondant avec celui d'une vie de missionnaire-prédicateur:

... je me laissais bercer par le son de ma voix, par la dynamique d'une parole quasi céleste. En somme, toujours de la littérature. Elle était mon recours. Ce que je voyais, vivais, se

qui fut à un certain moment supérieur du collègue pendant les années où Éthier-Blais y était élève, possédait en outre, aux yeux de celui-ci, le grand avantage d'être le neveu de l'écrivain Marcel Dugas dont la figure hanta, pendant une longue partie de sa vie, l'imagination d'Éthier-Blais et qui est présent dans son œuvre, entre autres, sous les traits du personnage de l'écrivain Michel Lavallière, dont la mort est racontée dans la nouvelle «L'étai», du *Christ de Brioude* (Montréal, Leméac, 1990).

transformait en elle, en images, en mouvement. J'engrangeais visions et sentiments. Ceci, comme première stratification. Derrière l'abondance des thèmes où puisait mon imagination, se dressait un autre roc, abrupt, interdit. C'était le jugement que je portais sur moi-même, sur mes délires, non pas seulement ironique, dérogatoire, mais un jugement qui, chaque fois, s'adressait à l'ensemble de ma vie. D'une part, je me moquais et me condamnais; d'autre part, je m'indiquais la voie à suivre, qui était d'écrire. Pourtant, je n'écrivais pas. Je n'en trouvais pas en moi le courage. Je rêvais à des pages, à des oracles sibyllins sur des frontons. Mais je n'écrivais pas. (S, p. 185)

Au moral, la citation qui précède laisse deviner, dans l'esprit du mémorialiste de la fin de la vie, un adolescent peu satisfait de lui-même: rêveur, velléitaire, secret, même pour soi («Ma mère me vit grandir, comme grandit une échalote, effilé, la tête dans le sable, pleine de secrets, je ne les partageais même pas avec moi, tant ils étaient bien enfouis», S, p. 89), inquiet des premiers frémissements de la sexualité, en proie aux perplexités et aux interrogations propres à cet âge difficile. Rien là que de bien ordinaire, sinon que le talent de l'écrivain, la façon de dire les choses, leur confère une résonance qui tranche avec la banalité du réel. Heureusement, au milieu des doutes et des incertitudes qu'évoque le récit, l'amitié, à laquelle est associé l'amour de la musique, source de développement affectif, procure un répit bienfaisant qui débouche du côté de «l'intelligence pure» (S, p. 45).

Il ne faudrait pas croire pour autant qu'admiratif et reconnaissant d'intention, l'ouvrage soit en même temps dépourvu de tout discernement. Tout en étant convaincu de l'excellence et de la supériorité du régime séculaire d'éducation pratiqué par les jésuites, le mémorialiste ne se cache pas qu'il était fondé sur la récupération: «Nous vivions», écrit-il, «dans une dépendance acceptée, même, après quelques années, recherchée. Ce fut peut-être là le défaut principal de cette éducation» (S, p. 70). De même,

la vision du monde qu'ils inculquaient à leurs élèves à l'aube de la Seconde Guerre mondiale n'était pas, non plus, à l'abri de tout soupçon: on chantait, au collège, l'hymne de la jeunesse fasciste et plusieurs Pères (non tellement différents, en cela, d'une grande partie de l'intelligentsia canadienne-française de l'époque) faisaient «en termes dithyrambiques» (S, p. 53) l'éloge de Mussolini et de Franco. «[N]os professeurs», écrit Éthier-Blais, «avaient choisi leur camp. Ce ne fut pas celui du vainqueur» (S, p. 54), mais il leur reconnaît néanmoins le mérite d'avoir enseigné à leurs élèves «la droiture devant l'histoire, non la haine» (*loc. cit.*).

En somme, c'est l'essayiste, ici, plus que le mémorialiste, qui montre le bout de l'oreille, comme il le fera dans la partie suivante de la présente étude.

III - LE DISCOURS SUR LA CONDITION FRANCO-ONTARIENNE

On le sait, chez Éthier-Blais, l'homme d'idées, l'essayiste, n'est jamais très loin de l'écrivain. La formule des «Carnets», qu'il pratiqua longuement au *Devoir* lui permettait de faire largement place à ses idées sur d'importantes questions de société, et plusieurs de ses ouvrages témoignent d'une réflexion approfondie sur l'homme canadien-français et son destin. Ses deux volumes de souvenirs ne font pas exception à la règle et nous permettent de nous rendre compte que cette réflexion avait été très tôt amorcée, même si l'on doit toujours rester conscient du fait que le mémorialiste écrit avec toute l'expérience d'une vie derrière lui. Il n'en reste pas moins que, rédigés dans les dernières années de sa vie et consacrés à part entière à son enfance et à sa jeunesse en Ontario français, *Fragments d'une enfance* et *Le Seuil des vingt ans* représentent le dernier état de sa pensée sur la condition franco-ontarienne.

«Nous étions triplement minoritaires», écrit Éthier-Blais dans *Fragments d'une enfance*: «au Canada, comme appar-

tenant à la nation conquise; en Ontario, à titre d'immigrants français en forteresse anglaise; au Québec, lorsque, par hasard, nous y retournions, cousins déjà lointains et sans doute devenus orangistes. En somme, nous étions de tous côtés, cernés par ces charmantes jumelles, l'ignorance et la bêtise» (*F*, p. 125). Cette citation résume de façon imagée le diagnostic que porte le mémorialiste sur la situation de la collectivité franco-ontarienne des années trente et quarante, époque où les luttes héroïques suscitées par la résistance au Règlement XVII étaient pourtant encore bien présentes dans les esprits.

Malgré le sursaut qui l'avait brièvement réveillée à cette occasion, Éthier-Blais dépeint la collectivité franco-ontarienne comme un groupe social marginalisé, vivant dans une apathie largement inconsciente d'elle-même, et acceptant, de compromis en compromis, de se laisser progressivement intégrer au grand tout de la majorité, «à condition», écrit-il, «qu'on leur permette d'envoyer leurs enfants à l'école française et leurs malades dans un hôpital catholique et français» (*F*, p. 82). En somme manquait à cette communauté l'amalgame d'énergie morale et d'astuce politique qui lui aurait permis de se prendre en main et d'affirmer, envers et contre tous, autorités politiques autant que religieuses, son appartenance et son attachement à la culture et à l'esprit français.

En même temps, Éthier-Blais raccorde le dilemme des Franco-Ontariens à une problématique plus vaste, qui est celle de la dépossession qui aurait, selon lui, frappé l'ensemble des Canadiens français dans la mouvance du pacte confédératif de 1867. Dépossession qui n'aurait été qu'accentuée par la «trahison» (mot dont il était friand, à ce propos) dont furent victimes ses compatriotes de la part de leurs élites, Laurier, au premier chef, en qui Éthier-Blais a vu, de façon constante, dans son œuvre, l'un des fossoyeurs de son peuple. Même Henri Bourassa, dont le discours de Notre-Dame, en 1910, en réponse au cardinal

Bourne, «figurait dans nos livres sacrés» (F, p. 116), ne trouve pas entièrement grâce à ses yeux. Son nationalisme, en effet, au dire du mémorialiste, aurait été trop abstrait, trop empêtré dans les idéologies, alors que la pensée de l'abbé Groulx, elle, privilégiait l'action et le pouvoir.

On sait, par ailleurs, l'influence déterminante qu'eut sur Éthier-Blais la pensée de Groulx, dont il fut l'élève à l'Université de Montréal, entre 1946 et 1948, et à qui il resta lié, par la suite, jusqu'à la mort de l'historien. Parvenu presque à la fin de sa propre vie, le mémorialiste de *Fragments d'une enfance* affirmait que l'unité de son être avait été «fêlée» (F, p. 87) par son éducation dans un milieu où voisinaient deux langues et deux mentalités: «... aujourd'hui encore, 2 juin 1988, je me demande si ma nature n'est pas cette fissure, si je n'ai pas été condamné par le destin à n'être qu'une apparence d'homme, si, en moi, ne s'épanouit pas, en définition libre, la conjugaison des contraires» (F, p. 89). C'est sans doute cette interrogation qui explique qu'à l'heure des choix, encouragé par le fond de nationalisme qui existait déjà dans sa famille, le jeune homme ait préféré, à ce qui lui paraissait les atermoiements et la temporisation d'un Bourassa, la ligne plus ferme et déterminée d'un Groulx, dont la doctrine, à son avis, «débouch[ait] par nécessité intérieure, sur un Québec libre» (F, p. 120):

Je sais que j'ai toujours vécu les antennes dressées. Elles me guidaient vers la pensée de Lionel Groulx, vers ce phare. Elles m'ont mené jusqu'au nationalisme québécois, épanouissement de l'être, source de générosité et d'amour de l'humanité. Peut-être, avant de mourir, aurai-je trouvé cette patrie dont, enfant, je ressentais l'absence, cette patrie qui ne m'a jamais protégé. J'ai vécu toute ma vie dans ce pourrissoir au creux duquel moi et les miens cherchons à nous lover, à nous faire petits, à disparaître même, pour survivre. (F, p. 89)

Jugement implicitement dur, assurément, de la part du mémorialiste, à l'endroit de la communauté franco-

ontarienne dont il était issu, mais qui englobe aussi, dans sa portée, pour autant que l'on y regarde bien, l'ensemble du peuple canadien-français, auquel l'essayiste ne cessa jamais de reprocher son manque d'énergie morale.

CONCLUSION

Aux dernières pages du *Seuil des vingt ans*, racontant les péripéties de sa «retraite de vocation», rituel obligé, en ces années déjà lointaines, de la fin du cours «classique», Jean Éthier-Blais rapporte s'être interrogé sur ce qu'il allait devenir:

Que faire? Que devenir? Professeur de français dans une école secondaire de l'Ontario? Où ces choix me mèneraient-ils? Au tran-tran d'une petite ville, qui ne serait pas la mienne, à l'hostilité d'une population anglophone qui, par définition, méprisait tout ce qui était français; en un mot, je m'anéantisais, je disparaissais pour toujours dans l'anonymat ontarien. Je sentais s'agiter en moi trop de pouvoirs dans mon esprit pour accepter de finir mes jours inspecteur des écoles françaises (dites «séparées») de l'Ontario. (S, p. 225)

On le sait, la suite fut toute différente de la perspective terne et sans éclat évoquée ici: Montréal, Paris, l'Allemagne, quelques années passées au service de la diplomatie canadienne, puis l'entrée, à l'aube des années soixante, dans la carrière universitaire, bientôt suivie de l'accès à l'écriture, où Éthier-Blais allait trouver à la fois son assiette et une renommée justifiée par la haute valeur esthétique de l'œuvre qu'il laissait derrière lui au moment de sa mort.

Aujourd'hui, le Québec et les Québécois le réclament comme un des leurs, se fondant à la fois sur l'influence qu'il exerça pendant plus de trente ans sur le milieu culturel québécois et sur le choix qu'il fit de la souveraineté du Québec. Il n'en reste pas moins, pourtant, qu'à travers tous les événements qui marquent le cours d'une vie, Éthier-Blais n'en oublia jamais, pour autant, l'Ontario de sa jeunesse, dont sa vocation d'écrivain était tributaire et auquel

devait le ramener constamment la tentation autobiographique qui le tenailla toute sa vie, même si cet attachement peut être, en partie, porté au compte de la nostalgie, comme c'est souvent le cas pour les souvenirs d'enfance et de jeunesse. Il faut également reconnaître que, jusqu'à un certain point, et particulièrement dans les dernières années de sa vie, Éthier-Blais sut jouer habilement sur les deux tableaux à la fois: Franco-Ontarien avec les Franco-Ontariens, Québécois avec les Québécois. Sans doute fut-il, lui aussi, à l'instar de bien des Canadiens français nés à l'extérieur du Québec, déchiré dans ses fidélités et ses appartenances, sentiment que la rupture affective survenue, dans les années soixante, entre le Québec et le reste du Canada français ne fit qu'exacerber. Une réconciliation finale, toutefois, semble être intervenue dans la mort, puisque ses cendres reposent aujourd'hui dans le terreau de sa ville natale, cette «petite ville perdue du nord de l'Ontario».